

Des thèmes restent à approfondir :

- le pouvoir en ville : structures administratives et organisation réelle des habitants,
- le décalage entre lois et pratiques,
- la mise en place des économies urbaines,
- les spécificités coloniales en matière de ville,
- la réalité de la ségrégation spatiale.

2. CROISSANCE ÉCONOMIQUE, CROISSANCE URBAINE AU MAGHREB (XIX^e-XX^e SIÈCLES)

André NOUSCHI*

De 1830 à 1954-1960, la croissance de l'économie et des villes dans le Maghreb est évidente ; elle touche aussi bien l'Algérie que la Tunisie ou le Maroc ; des deux phénomènes concomitants, lequel agit sur l'autre ? Comment et pourquoi cette ou ces actions ?

Observons d'abord que la population urbaine, autant que nos statistiques peuvent le dire, passe de 500 000-550 000 habitants (5,5 % environ du total de la population) dans le premier tiers du dix-neuvième siècle à 5,2-5,4 millions d'habitants dans les années 1954-1960 (22 à 24 % du total de la population). Même s'il est difficile de calculer la valeur du P.I.B. dans le Maghreb précolonial, il est certain que celui-ci a augmenté dans des proportions impressionnantes (peut-être 20 fois plus ?) de ces années à la période 1954-1960.

La croissance démographique urbaine repose sur plusieurs facteurs :

- 1. afflux des Européens, venus d'Europe ;
- 2. afflux des Maghrébins, venus des campagnes maghrébines.

Le sens de ces migrations diffère évidemment d'un groupe à l'autre. Les flux d'Européens sont relativement faciles à cerner, ceux des Maghrébins le sont moins. Néanmoins, on peut admettre que, de 1830 à 1954-1960, de 600 000-650 000 Européens et 2-2,2 millions de Maghrébins constituent l'excédent migratoire net sur une population urbaine qui a augmenté de 4,9 millions d'habitants. Cet excédent migratoire représente de 44 à 53 % de l'augmentation de la population urbaine ; ceci signifie que sur l'ensemble de la population, la croissance de la population urbaine, représente 36 % de l'augmentation totale, et donc que sur deux Européens arrivés au Maghreb, un est devenu citoyen ; pour les Maghrébins, on peut dire qu'un sur six est devenu citoyen durant cette période.

Les temps forts de la croissance urbaine ont été les suivants pour les Algériens, 1886-1906, 1926-1936, la Seconde Guerre mondiale et l'après-guerre ; pour les Tunisiens, les temps forts ont été la période 1926-1936 et surtout la Seconde Guerre mondiale et l'après-guerre, tout comme pour les Marocains. Or, ces temps

* Université de Nice.

forts correspondent à une période de croissance économique ralentie voire de crise pour l'Algérie (1886-1906) ; et pour le Maghreb, la période 1926-1936 et les deux guerres, ainsi que l'après-Deuxième Guerre, sont aussi des temps de crise.

3. KUMASI, L'ESPACE ET LE TEMPS

Trois siècles d'évolution d'une grande ville africaine

Yves MARGUERAT*

La croissance spectaculaire des grandes villes d'Afrique noire depuis quelques décennies soulève tant de questions qu'elle risque d'occulter le problème de l'ancienneté du fait urbain africain. Or celle-ci renvoie à des aspects théoriques fondamentaux, mais elle participe aussi à l'explication de bon nombre de réalités contemporaines.

Ainsi en est-il du cas de Kumasi, l'une des plus importantes cités africaines depuis bientôt trois siècles : jadis capitale d'un brillant empire, naguère pôle majeur de l'économie du cacao, aujourd'hui encore seconde ville du Ghana et l'une des rares véritables « capitales régionales » d'un continent dominé par la « macrocéphalie »¹.

Comment le petit village fondé aux environs de 1660 a-t-il pu s'imposer ainsi ? Parce qu'il a su devenir un centre politique capable d'organiser à son profit l'espace qui l'environne, une formation sociale capable de s'enraciner suffisamment dans une structure spatiale pour franchir victorieusement les aléas du temps. C'est là un cas rare en Afrique, et généralement mal connu des francophones, qui mérite donc un intérêt particulier.

Naissance d'une capitale

Les sociétés akan qui s'étaient constituées au début de ce millénaire dans les forêts de l'actuel Ghana (autour de l'exploitation des sites aurifères, semble-t-il) se mirent à évoluer rapidement au XVII^e siècle : sur la côte, après un siècle et demi de monopole portugais, les nations européennes rivalisaient âprement pour accaparer l'exportation des esclaves et surtout de l'or. Pour cela, elles vendaient en quantité croissante des armes à feu, qui bouleversèrent l'équilibre politique de l'intérieur² : des royaumes se constituèrent, qui se combattaient à mort pour le contrôle des mines d'or et des axes commerciaux menant au littoral. Les plus puissants furent, d'ouest en est, le Denkyira, maître d'importantes mines d'or et de l'accès au grand port d'Elmina³, l'Akim, dans la riche vallée de la Birrim, au nord de Cape Coast, et surtout l'Akwamu, derrière Accra, le mieux organisé et

* ORSTOM.

1. Prépondérance écrasante, dans tous les domaines, de la capitale — souvent côtière — face à un semis de villes secondaires d'une égale insignifiance.

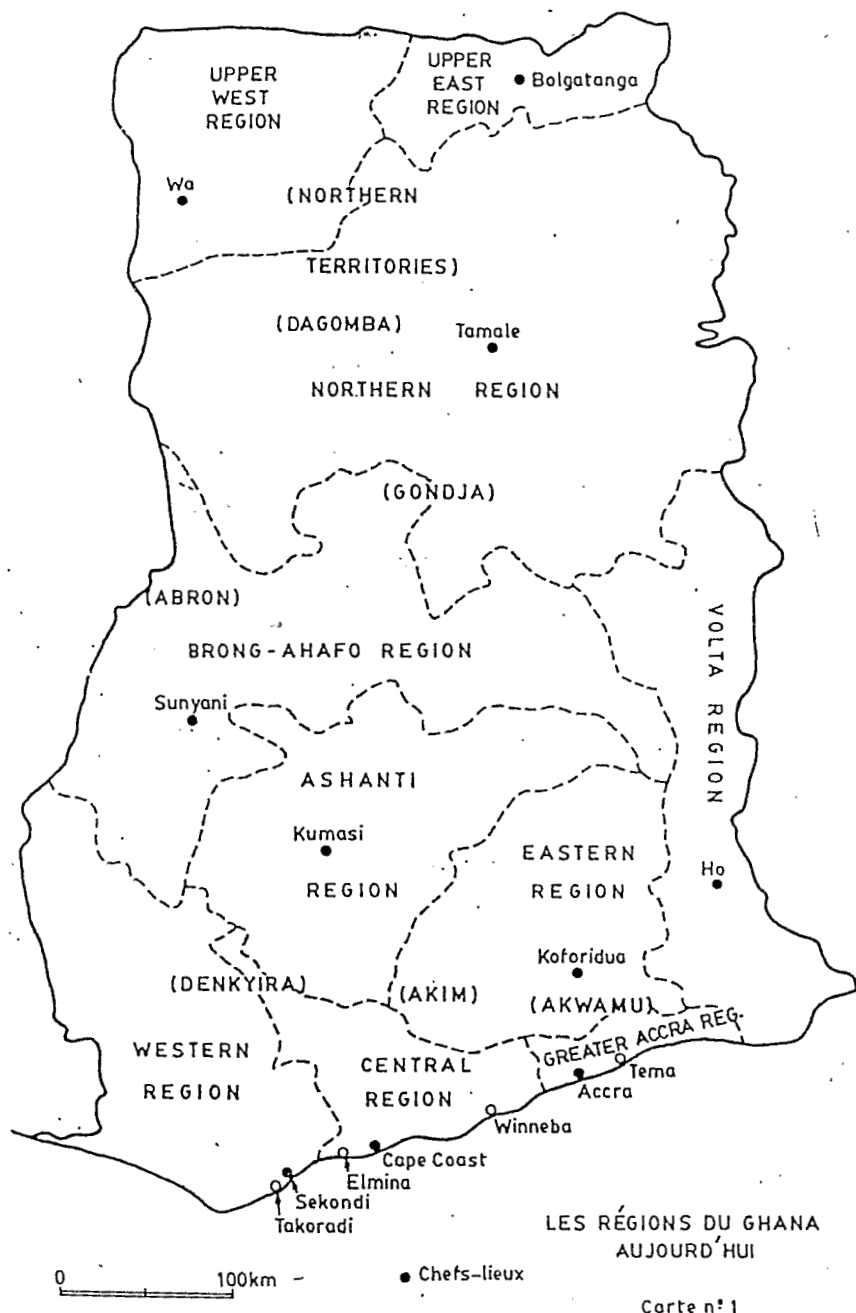
2. Les petites cités de la côte se trouvant à égalité, aucune ne pouvait l'emporter sur les autres.

3. Installés à demeure depuis 1482, les Portugais en ont été chassés par les Hollandais en 1637.

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

3. 1-90

N° : 27356-21



le plus ambitieux, qui, à la fin du siècle, submergea tout le littoral de Winneba à l'estuaire de la Volta (carte 1).

Parmi les peuples tributaires du Denkyira, se trouvait, sur les franges septentrionales de la grande forêt, une poignée de petites chefferies aux dynasties apparentées : les Ashanti. A l'extrême fin du ^{xvii}e siècle, la tutelle de plus en plus oppressante qu'ils subissaient les poussa à la révolte, ce qu'ils ne pouvaient faire qu'unis. Cet acte politique majeur : la formation de la « confédération » ashanti, fut l'œuvre d'un très grand politique, Oséi Toutou, chef de l'un de ces petits États, celui de Kumasi (intrônisé vers 1690, tué au combat probablement en 1717), et de son sage mentor, l'okomfo (prêtre akwamu) Anotchié, qui institua les fondements magico-religieux du nouveau pouvoir, en particulier le « Trône d'or » qu'il fit descendre du ciel sur les genoux d'Oséi Toutou en signe d'investiture divine⁴.

Dans la nouvelle union, chacune des principautés constitutives conservait son organisation propre, son autonomie interne, sa dynastie. La direction générale de la confédération, la diplomatie et la guerre étaient confiées au seigneur de Kumasi (*kumasihéné*), devenu le chef suprême des Ashanti (*asantéhéné*), assisté d'un conseil où siégeaient — dans un ordre immuable — les autres chefs, et d'une armée fédérale où chaque contingent national avait sa place déterminée.

Après plusieurs années de combats féroces, le Denkyira fut écrasé, en 1701, et ses vassaux — en gros toute l'actuelle Région Occidentale du Ghana, avec le port d'Elmina — passèrent sous la suzeraineté ashanti. Puis ce fut, dans les décennies suivantes, une série de coups de boutoir qui agrandirent le jeune empire dans toutes les directions : d'abord vers le sud et le sud-est, détruisant l'Akim (qui avait lui-même conquis le royaume akwamu) et donnant aux Ashanti le contrôle de la région d'Accra, où les Danois durent, comme les Hollandais d'Elmina, leur payer tribut. Ce fut ensuite, au nord-ouest, l'annexion du vieil État marchand du Bono et des pays abron, puis, au nord, la mise en tutelle des grands royaumes soudanais des Gondja et des Dagomba. Au milieu du ^{xviii}e siècle, à la mort du grand conquérant qu'avait été Opokou Waré (environ 1720-1750), la puissance ashanti atteignait ou dépassait partout — sauf à l'extrême nord — les frontières de l'actuel Ghana : seule lui échappait la partie centrale de la côte, de Cape Coast à Winneba, protégée par les forts anglais⁵.

Les mutations d'une société conquérante

Si les petites principautés originelles de la confédération s'étaient relativement peu transformées, la ville de Kumasi était devenue la capitale d'un vaste empire et en tirait toutes sortes de pouvoirs et de richesses. Les provinces conquises, auxquelles on avait, en général, laissé leurs chefs et leurs coutumes, étaient initialement administrées (c'est-à-dire rançonnées) depuis Kumasi par les notables de la ville. Ce système avait deux inconvénients : un contrôle insuffisant des vassaux, toujours tentés par la sécession, et une puissance excessive concentrée entre les mains des grandes familles de la capitale, qui s'en enrichissaient sans

4. Dans toutes ces sociétés, le tabouret à cinq pieds est l'incarnation véritable du pouvoir, bien plus que la personne, transitoire, de celui qui l'occupe. Anotchié fit détruire tous les trônes plus anciens, afin que le Trône d'or fût irréfutablement le premier en dignité.

5. L'inévitable choc des deux impérialismes eut lieu au début du ^{xix}e siècle. Une série de guerres très violentes, entre 1806 et 1826, n'aboutirent cependant qu'au maintien du statu quo.

limites. A la fin de son règne glorieux, Opokou Waré tenta de réduire leurs privilèges. Il était trop tard : une révolte des « barons », en 1746, le chassa de sa ville, qui dut être reconquise par l'armée fédérale. Il s'ensuivit vingt années de paralysie de l'empire, jusqu'à ce qu'un autre grand *asantéhéné*, Oséi Kwadio (1764-1777), réussit à briser le pouvoir des vieilles familles et à créer, à Kumasi et dans les provinces, une administration de fonctionnaires impériaux, hommes sans naissance qui ne tenaient que de lui leur autorité et leur fortune, et dont la fidélité était ainsi garantie⁶. Un secrétariat central de l'État était organisé avec le concours de lettrés musulmans. Une comptabilité du trésor impérial (en poudre d'or) était tenue de façon empirique mais efficace.

Les liens entre les seigneuries constitutives de l'Union et l'allégeance des vassaux étaient réactualisés chaque année dans de grandes festivités — l'*Odwira*, où se superposent rites agraires, purifications collectives de nouvel an, rituels d'inversion sociale (qui purgent les tensions internes de la collectivité) et exaltation politique de la dynastie et de la nation — qui réunissaient à Kumasi, pour y prier ensemble et y débattre des problèmes de l'année à venir, tous les détenteurs d'autorité de l'empire, dont l'absence eût été une preuve évidente de trahison.

Au XIX^e siècle, l'évolution de la société ashanti est celle d'une reconversion de l'aristocratie des ambitions militaires vers les activités économiques, si l'on en croit les voyageurs, nombreux et perspicaces, qui se succédèrent à Kumasi. Bowdich, le meilleur observateur, notait ainsi en 1817 : « Ils sont aussi peu commerçants que l'étaient les anciens Romains, et leur gouvernement les refrènerait plutôt qu'il ne les encouragerait au négoce (croyant qu'un État ne s'agrandit que par la conquête), de peur que leurs aptitudes militaires n'en soient émoussées, et aussi qu'à la fin les marchands ne deviennent un corps trop puissant ou trop habile pour qu'on les puisse contrôler : ils pourraient sacrifier l'honneur et l'ambition de la nation, et vendre aux peuples du Nord de la poudre et des fusils [dont l'exportation est strictement interdite] »⁷. D'où une sourde lutte de classes, les chefs traditionnels maintenant leur prépondérance à coups d'impôts et d'amendes : « Si [les seigneurs] encourageaient le commerce, le luxe — l'idole dont ils sont le plus jaloux — cesserait bientôt d'être leur privilège, car d'autres pourraient y accéder ; les marchands, prenant de l'aisance, rivaliseraient avec eux et, pour leur propre sécurité, stimulés par l'idée qu'il y aurait désormais peu de risques à le faire, ils s'uniraient pour combattre l'aristocratie... »⁸.

Il n'y eut pas renversement des classes sociales, mais un glissement des activités, parce que la guerre était devenue moins rentable que la paix : la disparition progressive de la traite des esclaves, dans la première moitié du XIX^e siècle, amena une reconversion spectaculaire de l'économie ashanti : une réorientation vers la production de la cola (grâce à la main-d'œuvre esclave) et sa vente aux peuples soudanais : Dioula, Mossi et Haoussa. La mainmise des Ashanti — empereur et aristocratie en tête — sur les activités économiques aboutit à un véritable capita-

6. Avec souvent, dans cette société matrilineaire, une succession de père en fils, ce qui assurait à la fois le libre choix de l'*asantéhéné* et une certaine continuité. Les fils des *asantéhéné* (exclus de la succession au profit des neveux) étaient aussi des appuis précieux.

7. Edward Bowdich, *Mission from Cape Coast Castle to Ashantee*, London, 1924 (réd. en fac simile, Londres, 1966, 512 p., p. 335).

8. *Ibid.*, p. 336.

lisme pré-colonial, avec l'habitude d'investir — en poudre d'or, en cauris, en force de travail servile — pour accroître ses bénéfices, en s'intégrant à des circuits commerciaux très complexes, d'envergure ouest-africaine.

C'est cette activité et ce savoir-faire qui ont façonné l'espace ashanti au XIX^e siècle, et l'ont sauvé au XX^e.

Une ville dans ses espaces

Au cœur de l'empire, sa capitale : Kumasi, que nous connaissons relativement bien, en particulier grâce à Bowdich qui l'a longuement décrite telle qu'il l'a vue en 1817. Tous les voyageurs ont été, comme lui, frappés par la majesté des larges rues ombragées d'arbres, par la beauté des maisons à étage (dotées à chaque niveau de latrines, assainies tous les jours à l'eau bouillante), décorées de dessins géométriques en stucs peints, par l'ampleur des palais et des temples, bref par la qualité urbaine du centre de « Coomassie », si différente du désordre et de la saleté des villes côtières : « Quatre des principales avenues ont un demi-mille de longueur et cinquante à cent pieds de largeurs [= 800 m × 15 à 30 m]. Je les ai regardés en construire une : on avait tracé une ligne de chaque côté pour la faire régulière. Les rues ont toutes un nom, et un haut dignitaire a la responsabilité de chacune... »⁹. La propreté de la ville n'est pas moins remarquable : « Chaque maisonnée brûle ses ordures tous les matins au bout de la rue, et les gens sont aussi propres et soignés de leur maison que de leur personne... »¹⁰.

La vieille ville — totalement anéantie par la suite — occupait le cœur de l'actuel quartier commercial de Kumasi, sur le flanc oriental de la colline que surmonte maintenant le centre administratif, jusqu'au bas-fond marécageux où sont installés le Grand marché et la gare (celle-ci à peu près à l'emplacement de l'ancien palais impérial). Le *zongo* des commerçants haoussa était déjà situé au nord-est de cette vallée. Le quartier religieux de Bantama, avec les mausolées des empereurs, s'étirait au nord-ouest, à l'emplacement de l'actuel hôpital Okomfo Anotchie (carte 2).

Dans un empire dont Bowdich estimait la population¹¹ à un million d'habitants (dont un tiers pour l'État de Kumasi), le noyau urbain de la capitale devait compter 12 à 15 000 habitants¹², autour de l'empereur et de la haute aristocratie, accompagnés d'une partie de leurs épouses¹³. Avec eux vivaient les serviteurs, les artisans et les artistes nécessaires au confort et au faste de la vie quotidienne et des fêtes somptueuses qui célébraient les moments importants. Les orfèvres, en particulier, ou les fabricants des immenses ombrelles royales devaient rester dans la capitale, à proximité immédiate de l'*asantéhéné*.

Mais autour de ce noyau, que n'isolait aucune muraille, s'étendait une formation géographique originale : une nébuleuse à la fois urbaine et rurale, dont il est difficile de cerner les contours. Là vivaient, éparpillés en hameaux entourés de plantations, les familles de moindre lignage, nombre d'épouses des aristocrates du centre, les artisans et les esclaves affectés à la production nécessaire à cette vaste

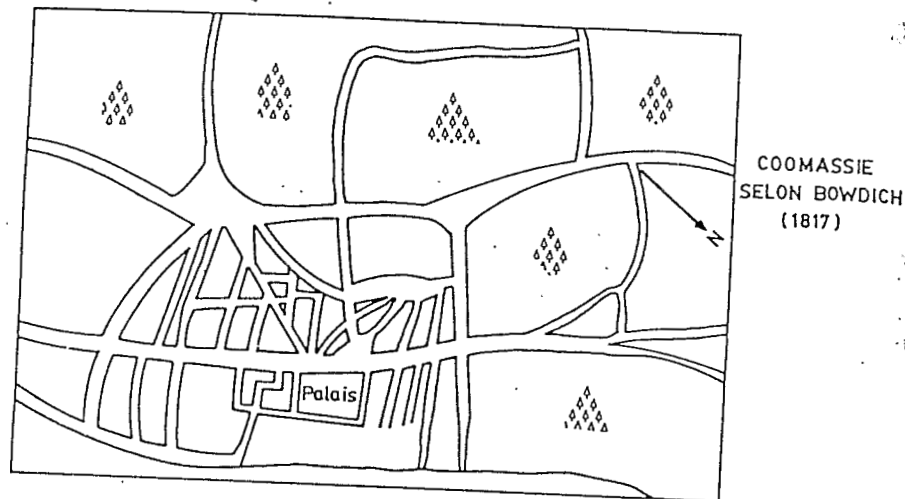
9. *Ibid.*, p. 323.

10. *Ibid.*, p. 306.

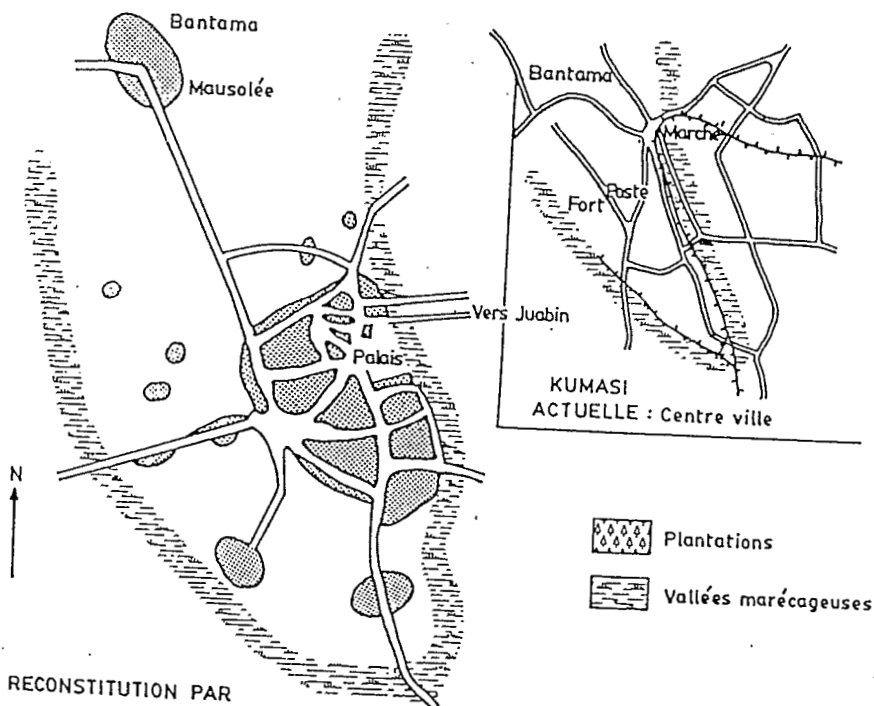
11. D'après le nombre des soldats mobilisables, soit 205 000.

12. Le double au milieu du XIX^e siècle, semble-t-il.

13. L'*asantéhéné* en avait, en principe, le nombre rituel de 3 333...



COOMASSIE
SELON BOWDICH
(1817)



RECONSTITUTION PAR
IVOR WILKS
SUR LE SITE ACTUEL

Carte n° 2

agglomération, dont les interlocuteurs ashanti de Bowdich estimaient — sans invraisemblance — la population totale à 100 000 âmes.

Au-delà de la ville, l'empreinte politique de l'empire se marquait par l'implantation de villages d'artisans spécialisés : ici les tisserands des splendides tissus *kente*, là ceux des *adinkra* plus sobres, ailleurs les sculpteurs sur bois, plus loin les potiers (tous, bien sûr, ayant aussi des activités agricoles). Nombre d'entre eux avaient été déportés par peuples entiers, et installés là où les Ashanti voulaient les voir exercer leurs talents¹⁴ (carte 3).

Chaque principauté constitutive de la confédération — Mampong, Bekwai, Nsuta... et surtout Juabin, la plus puissante et la plus turbulente — était structurée de la même manière, à un degré, bien entendu, très inférieur, mais qui marque encore aujourd'hui l'espace ashanti.

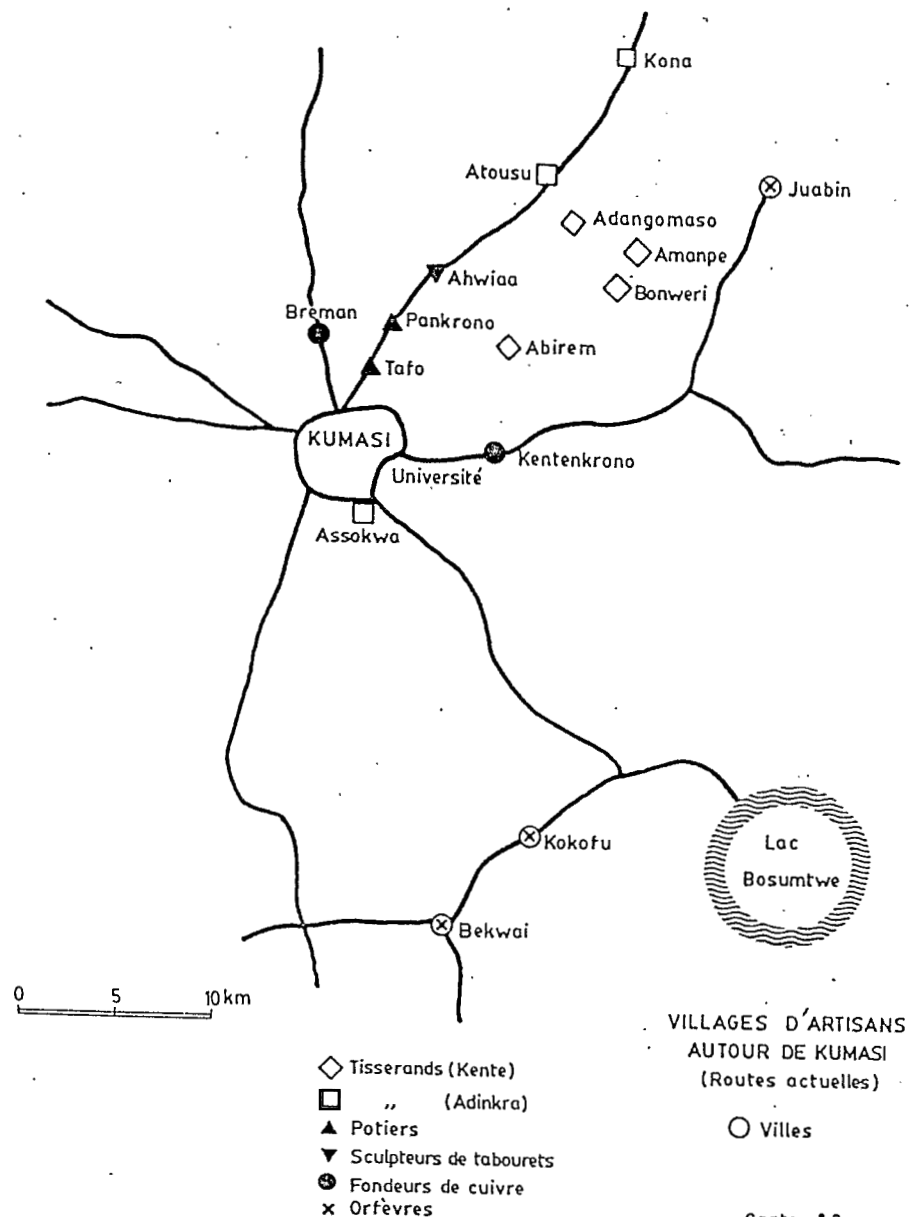
À une échelle plus large, le contrôle de l'espace par l'empire ashanti passait par le remarquable réseau des routes qui convergeaient sur la capitale (carte 4). Celui-ci était l'effet d'une volonté politique de centralisation du commerce à longue distance — dont on a dit l'importance croissante au XIX^e siècle — et, simultanément, de destruction des axes éventuellement concurrents, en particulier celui de la vallée de la Volta, soigneusement bloquée en aval de Kété-Krachi.

Il s'agissait d'une étoile de pistes, caravanières en savane, piétonnières en forêt¹⁵, dessouchées pour éviter la reconquête végétale, avec des ponts de bois et de terre soigneusement entretenus. La circulation était contrôlée par les « gardiens des routes », fonctionnaires hiérarchisés qui veillaient à l'entretien et à la sécurité des chemins, vérifiaient qu'aucune marchandise prohibée — c'est-à-dire les armes à feu — n'était acheminée au-delà des frontières, percevaient taxes et péages qui autofinançaient leur administration et, à certaines périodes déterminées, assuraient le monopole du trafic aux convois des marchands impériaux opérant pour le compte de la Couronne. Des garnisons et des postes de contrôle s'échelonnaient le long des axes, et des délégués représentaient l'Empire dans les principaux centres commerciaux, Elmina, Cape Coast et Accra sur la côte et surtout Salaga au nord, le plus grand emporium régional au XIX^e siècle, où convergeaient par milliers les marchands de toute l'Afrique de l'Ouest.

Cette étonnante infrastructure était accompagnée d'une politique qui visait à réserver aux Ashanti (et en particulier à l'élite d'entre eux) les commerces les plus fructueux : la première étape fut d'obliger les commerçants étrangers à s'arrêter à Kumasi : ceux de la savane ne pouvaient aller plus au sud ; ceux de la côte ne pouvaient continuer plus au nord. Kumasi devenait le grand marché, la plaque tournante obligatoire. Ultérieurement, vers 1840, ce fut tout le cœur même de l'empire qui fut interdit aux commerçants du Nord : ceux-ci devaient s'arrêter dans les grands marchés de la périphérie : Kintampo, Buipé et surtout, on l'a dit, Salaga, où les négociants ashanti venaient y prendre le relais, apportant les marchandises de la côte et les produits de leurs plantations. Ce mercantilisme

14. Ainsi 25 000 pêcheurs fanti, rafiés sur la côte lors des offensives de 1806 et 1811, installés sur le lac Bosumtwi : « De par leurs grandes aptitudes nautiques, ils sont considérés comme une possession fructueuse par ceux qui les font travailler » (Joseph Dupuis, *Journal of a Residence in Asanti*, London, 1824 (rééd. en fac simile, London, 1966, p. XXI).

15. Assez larges et régulières pour que le pasteur Freeman pût se rendre en chariot de Cape Coast à Kumasi en 1843.



méthodique, visant au contrôle de la production et à la fonction d'intermédiaire indispensable, a été à la base de la fortune des Ashanti au XIX^e siècle. Le réseau de ces itinéraires a été l'élément le plus solide et le plus durable de la structuration de l'espace par l'empire¹⁶, au profit essentiellement de Kumasi. L'une et l'autre lui ont permis de franchir victorieusement la grande crise de la colonisation.

Agonie et résurrection à l'époque coloniale

Après un demi-siècle de relations pacifiques, la vieille rivalité anglo-ashanti s'envenima à nouveau et aboutit, en 1874, à une puissante offensive britannique, dont la supériorité des armes balaya la bravoure ashanti. Kumasi fut conquise, pillée et incendiée. Militairement, les Ashanti auraient pu continuer une guérilla redoutable mais ils étaient moralement vaincus : la paix de Foméné (14 mars 1874) consacra l'abandon à la nouvelle colonie de Gold Coast de tous les territoires côtiers, au sud des rivières Pra et Ofin¹⁷.

L'empire vaincu subsistait cependant, bien que les Anglais fissent ce qu'ils pouvaient pour en miner la cohésion et en soutenir les vassaux insurgés¹⁸. Ils s'efforcèrent aussi de court-circuiter la position commerciale de Kumasi en essayant de promouvoir l'axe de la Volta, entre Accra, leur nouvelle capitale, et les grands marchés du Nord : Atébubu, Kété-Krachi ou Salaga. Mais l'effondrement de la puissance ashanti avait entraîné des troubles généralisés dans tous les confins septentrionaux de l'empire, qui désorganisèrent durablement les itinéraires et les places commerciales¹⁹.

Kumasi fut reconstruite à la diable : un ressort était brisé. Les voyageurs de l'époque expriment tous leur déception devant la décrépitude de la ville, la décadence de son urbanisme et de son architecture : « La ville n'est plus qu'une grande clairière dans la forêt, où s'éparpillent des groupes de maisons, note Richard Freeman en 1888. Les chemins sont sales et mal entretenus ; entre les groupes de maisons s'intercalent de grands terrains vagues où, au milieu de hautes herbes drues, se dressent des ruines [...]. Depuis la destruction de la cité en 1874, les indigènes ne semblent pas avoir eu à cœur de la reconstruire. » Pourtant, la monarchie se relevait progressivement de sa faiblesse et, après quinze années d'impuissance, imposait à nouveau son autorité aux provinces de l'empire.

Le *scramble* colonial battait alors son plein. Les Anglais ne pouvaient tolérer ni un Ashanti fort, ni les convoitises des Français et des Allemands qui rôdaient dans l'hinterland de la Gold Coast. Ils se décidèrent donc à marcher vers le nord. En 1896, une colonne s'empara sans coup férir de Kumasi, à nouveau pillée²⁰.

La confédération fut dissoute, l'*asantéhéné* envoyé en exil, Kumasi privée de toute fonction de commandement et de tout privilège commercial. Le premier

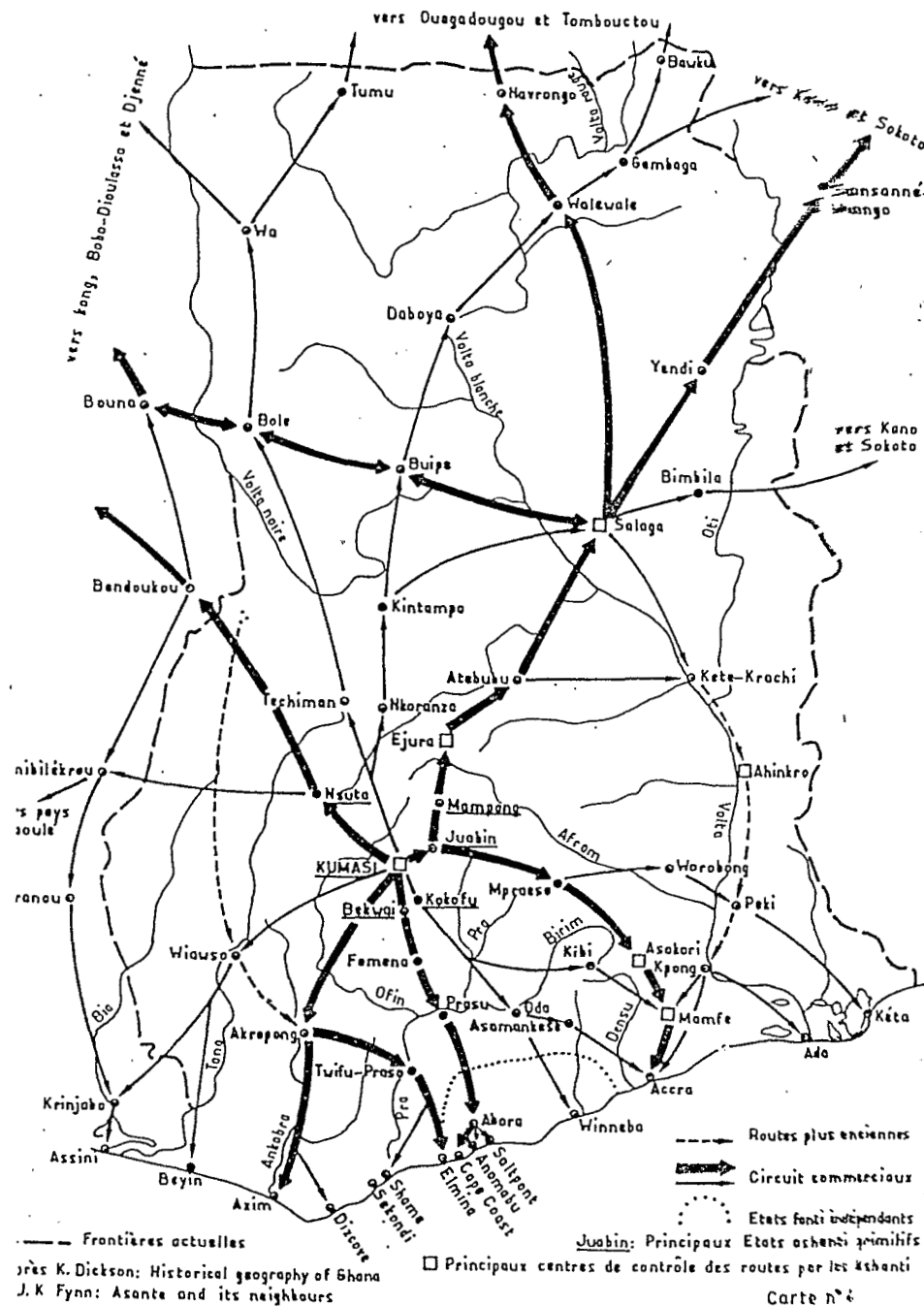
16. Aboutissant notamment à l'unification linguistique autour de la langue twi.

17. Limites méridionales actuelles de la Région Ashanti.

18. Par exemple en aidant, en 1875, la révolte de l'État confédéré de Juabin, puis en offrant asile en territoire anglais aux insurgés battus : ils y fondèrent le « New Juabin », où s'élève aujourd'hui Koforidua (55 000 habitants, sixième ville du Ghana).

19. La ville de Salaga, jusqu'alors si brillante, disparut presque totalement de la carte ; elle n'était qu'un lieu de rencontre entre marchands, non un lieu d'accumulation du capital commercial. Les marchands ne venant plus, elle n'avait plus rien pour subsister. C'est là la différence avec une « vraie » ville.

20. Le faubourg religieux de Bantama fut méthodiquement détruit par Baden-Powell, qui ne jouait pas encore au boy-scout.



près K. Dickson: Historical geography of Ghana
 J. K. Fynn: Asante and its neighbours

recensement colonial, en 1897, n'y trouva que 5 500 habitants, dont un tiers d'étrangers : les commerçants haoussa, si longtemps exclus, s'y étaient précipités dans la foulée de l'armée coloniale. Le creux de la vague fut atteint en 1900 : une formidable insurrection du désespoir et de la honte souleva les Ashanti quand le gouverneur de la Gold Coast commit l'imprudence sacrilège de venir à Kumasi réclamer la reddition du Trône d'or d'Oséï Toutou. Les Anglais (et leurs amis haoussa) se retrouvèrent assiégés dans la forteresse qu'ils venaient d'édifier au plus haut point de la ville. Pendant de longs mois, la cité elle-même servit de champ de bataille. Elle n'était plus que cendres quand, à la fin de l'année, la rébellion fut enfin matée et l'empire officiellement annexé à la Couronne britannique (1902).

Champions du principe de l'*Indirect Rule*, les Anglais furent bien obligés de gérer l'Ashanti en administration directe. Après une période initiale d'hésitations, où l'autorité supérieure était exercée par un *chief civil and military officer of the Crown* résidant à Kumasi, le pays fut morcelé. On s'efforça de ressusciter les anciens États constitutifs de la confédération, deux siècles plus tôt, et d'y promouvoir des *paramount chiefs* indépendants les uns des autres, pour ruiner les anciennes loyautés unitaires. L'État de Kumasi, dont on avait réduit autant que possible le territoire, était privé de dynastie ; simplement, à partir de 1905, un conseil des notables assistait le *chief commissioner* anglais pour les problèmes subalternes.

Mais de la remarquable organisation de l'espace que nous venons de décrire, Kumasi sut tirer la force de ressusciter. Un facteur supplémentaire, à vrai dire, vint aussi — bon gré, mal gré — des colonisateurs : afin de pouvoir réprimer rapidement toute nouvelle insurrection, la voie ferrée construite du port de Sekondi vers les gisements aurifères de Tarkwa et d'Obuasi (1898-1902) fut rapidement prolongée, en 1903, jusqu'à Kumasi.

Pour assurer des déplacements aisés à la forte garnison de la ville, on maintint et même on renforça le réseau routier en étoile qui faisait de Kumasi le point de passage obligé de tout le trafic régional. Tête de ligne ferroviaire et nœud de communications, Kumasi redevenait nécessairement le cœur commercial du centre et du nord de la nouvelle colonie.

Plus encore que la structure spatiale, ce fut la structure sociale des Ashanti qui assura leur survie, et la fortune de leur capitale. On l'a vu, la société ashanti s'était transformée, au XIX^e siècle, de machine de guerre, vivant de la conquête et de la traite des esclaves, en un capitalisme agro-commercial faisant produire par les esclaves et commercialisant (à dos — ou à tête — de porteurs esclaves) la cola, le caoutchouc naturel ou les produits vivriers qui animaient le commerce précolonial. Ce savoir-faire, ces capitaux et cette main-d'œuvre (officiellement libérée) furent alors réinvestis dans les plantations de cacao.

Celles-ci avaient démarré avec le siècle dans la Région Orientale, derrière Accra. La Gold Coast exporta 500 tonnes de fèves en 1900, 2 400 en 1902, 5 200 en 1904, 9 100 en 1906, 12 900 en 1908, 23 000 en 1910, 39 000 en 1912, 53 000 en 1914, 125 000 en 1920, 218 000 en 1930... L'Ashanti eut une dizaine d'années de retard, car les premières plantations ne commencèrent, dans l'est de la province, qu'à partir de 1902, c'est-à-dire sitôt le calme revenu. Les premiers arbres portèrent 148 tonnes de fèves en 1906, 751 en 1908, 1 914 en 1910. Puis vint le décollage : 5 337 tonnes en 1912, 18 000 en 1918, 70 000 en

1926, 85 000 en 1935. Depuis, le tiers de la production ghanéenne, en moyenne, vint de la seule Région Ashanti (presque entièrement chargée sur le chemin de fer — ou les camions — à Kumasi).

Les structures de la production sont révélatrices des particularités de la société ashanti : alors que la taille moyenne des exploitations cacaoyères est, selon le recensement de l'agriculture ghanéenne de 1970, de 4,9 hectares, elle est de 8,8 pour la Région Ashanti et de 20,1 pour les 5 000 propriétaires qui résident à Kumasi²¹.

On peut dire, schématiquement, que c'est l'argent du cacao ashanti qui a reconstruit la ville de Kumasi.

En quelques années après la débâcle, les affaires ont repris, à la mesure de l'enjeu économique. Au cacao s'ajoutent les mines d'or, exploitées à Obuasi dès 1898, au sud de Kumasi, un peu plus tard à Konongo, à l'est (l'Ashanti Goldfields Corporation occupe 100 Européens et 2 000 Africains dès 1904), puis l'exploitation du bois²².

A Kumasi, les compagnies commerciales étrangères affluent à partir des années 1910, et, bien plus encore, les négociants africains — haoussa ou « côtiers » — si longtemps maintenus aux lisières de l'empire. Le Grand marché de la ville compte 400 à 500 marchands en 1898, 2 000 en 1925, 8 000 en 1950... Dès avant la Première Guerre mondiale, la ville est saisie par la *building craze*, la folie de la construction : la forte demande de logements, de bureaux, d'entrepôts, enclenche l'inflation des loyers ; la construction devient fort rentable et l'argent du cacao s'y investit massivement. Aujourd'hui encore, il est de bon ton pour tout Ashanti « arrivé » de construire dans sa capitale (même s'il n'en est pas originaire), d'où la prolifération de grosses bâtisses à plusieurs niveaux : un étage pour le propriétaire, les autres à louer pour rentabiliser le snobisme.

La population de la ville repart en flèche : 3 000 habitants en 1901 (dont 58 % de femmes : les hommes ont été tués ou se cachent), 19 000 en 1911 (52 % de femmes : les hommes reviennent), 24 000 en 1921 (cette fois 52 % d'hommes, qui resteront majoritaires), 36 000 en 1931, 59 000 en 1948, 190 000 en 1960...²³. Les quartiers se multiplient ; l'aménagement urbain se met en place à partir des années 1920 (drainage des bas-fonds en 1923, électrification en 1927, adduction d'eau potable en 1934...). Car Kumasi est une ville riche, dont le budget municipal est alors souvent supérieur à celui de la capitale et sans commune mesure avec celui des autres villes. Voici le volume des dépenses municipales, en livres sterling :

21. 96 % des exploitants de plus de 4 ha y utilisant de la main d'œuvre salariée, contre 81 % en moyenne dans le pays. D'où l'afflux de migrants et le gonflement de la population : 364 000 hab. dans le territoire ashanti en 1901, tombés à 346 000 dix ans plus tard, puis 448 000 en 1921, 585 000 en 1931, 962 000 en 1948, 1 700 000 en 1960, 2 250 000 en 1970, 3 270 000 en 1984 (dans un contexte très différent, de retour à la terre mais pour les cultures vivrières).

22. Par contre le caoutchouc de cueillette disparaît rapidement avant la Première Guerre mondiale : 300 à 350 000 livres sterling d'exportation en moyenne entre 1904 et 1910 (la moitié environ venant des régions ashanti), 170 000 en 1912, 22 000 en 1914 (à cause de l'entrée en production des plantations d'hévéas d'Extrême-Orient).

23. La proportion d'Ashanti se maintenant autour de la moitié.

	Kumasi	Accra	Sekondi ²⁴	Cape Coast
1926	44 800 ²⁵	40 400	12 200	7 800
1930	49 100 ²⁶	50 300	16 100	9 400
1935	63 100	38 700	14 700	10 800
1948	201 400	245 400	77 000	21 800
1955	735 300	775 600	403 600	88 900
1960	1 177 100	1 154 800	544 700	135 400

La ville se couvre rapidement d'équipements de toutes sortes, culturels, sanitaires, sportifs, scolaires, universitaires..., dignes, en un mot, de la capitale régionale prestigieuse qu'elle est devenue. Elle est un centre industriel et commercial important²⁷ ; elle a ses entrepreneurs, ses hommes d'affaires, sa presse... Surtout, elle est au cœur d'une remarquable étoile de routes : grands axes carrossables (jusqu'à Tamalé, chef-lieu des Northern Territories, dès 1921, à Sunyani en 1925, à Cape Coast en 1936, à Accra, doublant le chemin de fer, en 1938...) qui reprennent les itinéraires anciens, en s'adaptant aux nécessités physiques²⁸ ; mais aussi routes secondaires, dans toutes les directions, y compris vers l'océan, qui se ramifient en d'innombrables chemins de desserte, multipliés à la vitesse du cacao : 630 km carrossables en 1918, 825 en 1922, 1 900 en 1929...²⁹.

Le simple examen d'une carte routière (carte 5) et la comparaison, par exemple, avec la Côte d'Ivoire voisine (toute entière centrée sur Abidjan) le montre à l'évidence : le Ghana doit à son histoire une organisation tripolaire : Accra domine le Sud-Est et l'Est, Sekondi-Takoradi le Sud-Ouest, Kumasi le Centre et aussi le Nord.

Un empire dans le monde moderne

Politiquement aussi, la structure sociale ashanti sut, une fois passé l'orage, redresser la tête. Les tentatives de démembrement de la nation échouèrent totalement : les chefs imposés par les colonisateurs n'arrivaient pas à se faire obéir de ceux qui n'étaient pas traditionnellement leurs sujets ; les conflits fonciers — aiguës par la course aux terres à cacao — se multipliaient ; le pays restait inquiet, frémissant... Dans les années 1920, les enquêtes du capitaine Rattray, *government anthropologist*, mirent en évidence le trouble des esprits et l'impossibilité de parvenir à une pacification véritable sans restaurer l'unité ashanti, symbolisée par le Trône d'or et par l'empereur. Ce que les autorités coloniales firent à

24. Troisième ville du pays, grâce à la construction en 1929 du port en eaux profondes de Takoradi (premier port d'exportation, Accra-Téma l'emportant pour les importations).

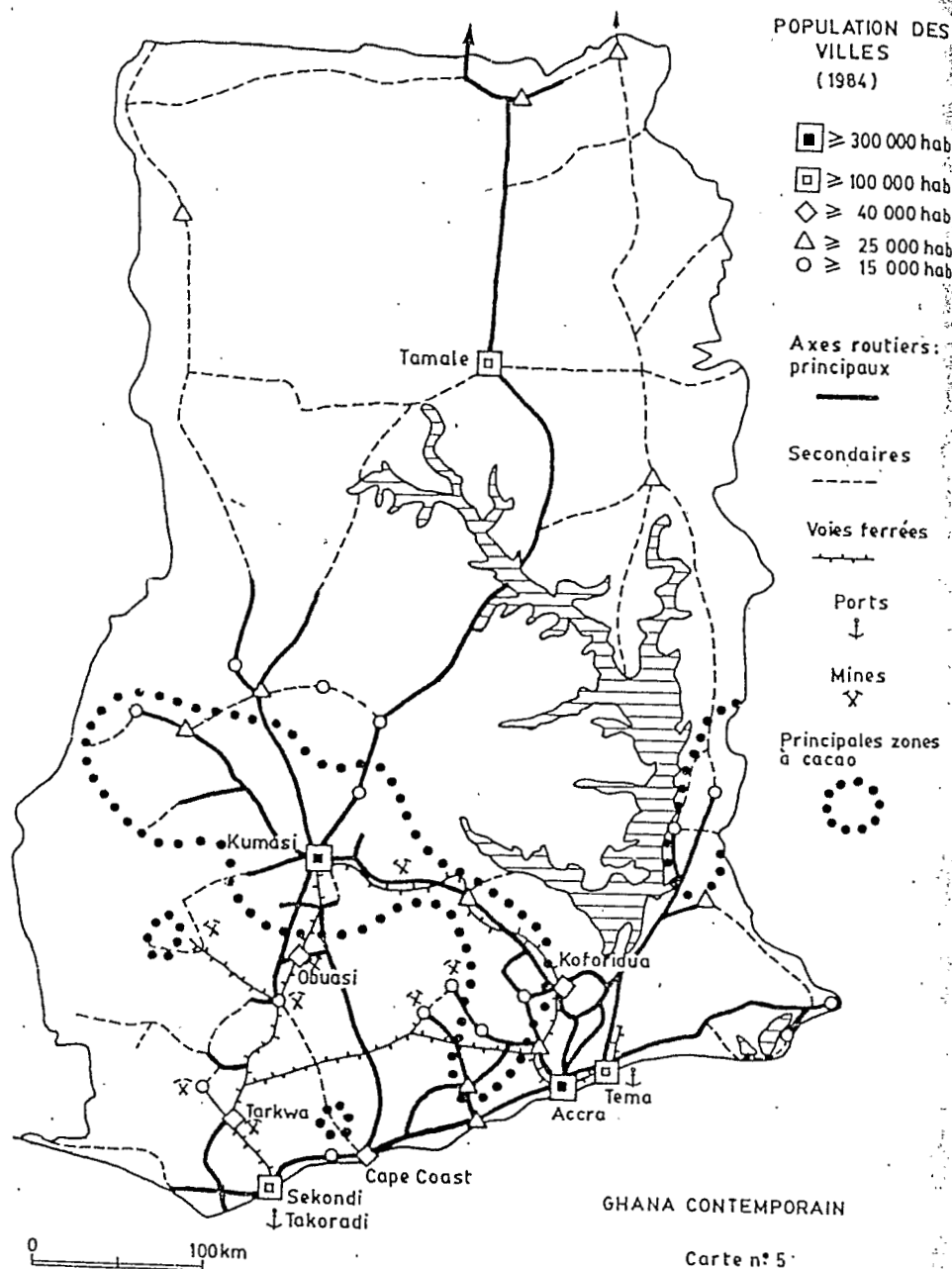
25. Année de fondation de la municipalité.

26. Les cours du cacao en 1930 sont tombés au tiers de ceux de 1927.

27. En 1968, elle a 21 % des grossistes du pays (Accra : 56 %, Sekondi-Takoradi : 9 %, Sunyani : 2 %).

28. Entre Kumasi et Accra, la route descend des plateaux kwaku et akwapim vers la plaine. La vieille cité de Juabin est délaissée au profit de Mampong, Kokofu au profit de Bekwai, mieux situées.

29. Extension d'autant plus remarquable qu'elle se heurte à l'obstruction des autorités coloniales, soucieuses de préserver le trafic et la rentabilité du chemin de fer. D'où l'organisation spontanée des communautés villageoises qui mobilisent les confréries *asafa*, jadis organisation militaire, réalisèrent ainsi 59 % de l'infrastructure routière ashanti.



petits pas. En 1924, le vieil *asantéhéné*, déchu vingt-huit ans plus tôt, était autorisé à revenir « à titre privé » de son lointain exil, et reconnu deux ans plus tard comme seigneur de Kumasi, qui accédait aussi à l'autonomie municipale.

En 1935, la confédération était enfin rétablie, le Trône d'or ressortit triomphalement de sa cachette ; un nouvel empereur fut couronné. On tenta de contrebalancer son pouvoir en l'équilibrant d'un *Ashanti Confederacy Council*. Mais celui-ci, dont les membres étaient des notables personnellement liés à l'*asantéhéné* par le terrible « Grand serment » qu'avait instauré Opokou Waré deux siècles plus tôt pour unifier mystiquement l'empire, fit bloc derrière son suzerain retrouvé. Arrachant l'une après l'autre les concessions aux Anglais (récupération des terres de la Couronne — dont une bonne partie du sol de Kumasi³⁰ —, possibilité de destituer les vassaux, de créer de nouvelles seigneuries...), la nouvelle — mais bien traditionnelle — structure politique ashanti récupéra en dix ans un pouvoir considérable.

Cependant, le temps, inexorablement, changeait. La concentration croissante de l'autorité régionale à Kumasi provoqua, à la longue, l'exaspération des sujets non-ashanti ; d'où, en 1951, la sécession des Dormaa de Sunyani, puis, en 1956, celle des Abbron de Techiman et des Ahafo de Goaso, qui s'affranchirent de l'obédience du Conseil ashanti. Comme bien souvent, les anciennes stratégies se faufilaient dans les formes politiques nouvelles : la chefferie ashanti s'étant donné, en 1954, un parti politique moderne, le National Liberation Movement, ses adversaires s'affilièrent au parti adverse, le Convention People's Party de Kwamé Nkrumah. Celui-ci l'ayant emporté, les ethnies dissidentes obtinrent la création d'une nouvelle région administrative, le Brong-Ahafo, qui amputait le territoire dépendant de Kumasi de 35 % de sa population et de 60 % de sa superficie.

La restauration des vieilles hiérarchies sociales, appuyées sur la fortune du cacao, ne faisaient aucune place aux nouvelles élites qui sortaient des écoles, des universités, du monde des affaires et des professions libérales : l'unité ashanti était sapée de l'intérieur quand, l'indépendance obtenue (1957) et la république proclamée (1960), le régime de Nkrumah dérivait vers le totalitarisme. L'extrême centralisation politique et économique du nouveau Ghana aboutit à un affaiblissement de toutes les structures locales. Les villes moyennes, jusqu'alors florissantes mais durement touchées par la crise du cacao dont les cours s'effondrèrent dans les années 1965, virent leur croissance fléchir, au profit de la capitale et, secondairement, des chefs-lieux de région dont Kumasi, qui continuait son ascension (300 000 hab. en 1970).

L'antagonisme entre le pouvoir central et Kumasi fut l'une des données essentielles de l'époque de Nkrumah. Celui-ci tombé (en 1966), la réconciliation se fit : deux de ses principaux successeurs étaient des Ashanti de bonne lignée, le Dr Busia (1969-1972, lui-même l'un des meilleurs sociologues de la chefferie ashanti) et celui qui le renversa, le colonel Acheampong (1972-1978). Mais, civils ou militaires, les successeurs de Nkrumah se révélèrent bien incapables d'enrayer la décadence économique du Ghana, le plus riche pays d'Afrique dans les années 1950. Le fantastique gaspillage des ressources nationales par une administration

30. Le loyer des terrains n'y est pas trop élevé, mais, à la vente, les prix ne sont que de peu inférieurs à ceux d'Accra.

pléthorique, corrompue et inefficace, avait tué la poule aux œufs d'or, c'est-à-dire les bases productives : exploitation minière et monoculture cacaoyère — montée à 566 000 tonnes exportées en 1965, la production ghanéenne est tombée, ces dernières années, en dessous de 200 000 t.³¹ L'Ashanti a été aussi durement frappé que le reste du pays par la ruine générale, comme en témoigne le relatif plafonnement de la croissance de Kumasi : 400 000 habitants au recensement de mars 1984, pour 300 000 en 1970, soit un rythme de croissance de 2,2 % par an au lieu de 4,5 % entre 1960 et 1970³².

Actuellement, on aurait pu croire que le régime passionnément populiste du capitaine Rawlings se heurterait de front au vieil empire ashanti. Mais, après quelques tensions initiales, le jeune président et l'empereur — guère plus âgé — ont compris qu'ils devaient unir leur force pour sortir le pays de son désastre économique et relancer la production, ce qui est actuellement en cours. Le creux de la vague est passé ; le Ghana redémarre.

Nul doute que Kumasi, qui a su si bien utiliser l'espace pour dominer le temps, ne sache profiter du nouvel essor qui s'amorce, et rester, à la fin de ce siècle, une authentique métropole africaine, un lieu où une société concentre son pouvoir et incarne sa fierté.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

- Francis AGBODEKA, *Ghana in the XXth Century*, Accra, Ghana Universities Press, 1972, 152 p.
 Kwame ARHIN, « The Financing of the Ashanti Expansion (1700-1820) », *Africa*, 1967, 3, p. 283-291.
 Kwame ARHIN, « Aspects of Ashanti Northern trade in the XIXth century », *Africa*, 1970, 4, p. 363-373.
 Akwasi BOAKYE-BOATEN, *Cultural Ecology of Ashanti (1702-1945)*, Ph.D., Accra, 1974, 409 p. multig.
 Edward BOWDICH, *Mission from Cape Coast Castle to Ashantee*, Londres, 1824 (rééd. en fac simile, Londres, F. Cass, 1966, 512 p.).
 Kofi A. BUSIA, *The Position of the Chief in the Modern Political System of Ashanti*, Londres, F. Cass, 1968, 233 p.
 Michael CROWDER, *West Africa under Colonial Rule*, Londres, Hutchinson and Co, 1970, 540 p.
 Kwamina B. DICKSON, *A Historical Geography of Ghana*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1971, 379 p.
 Kwamina B. DICKSON and George BENNEH, *A New Geography of Ghana*, Londres, Longman, 1977, 173 p.
 Joseph DUPUIS, *Journal of a Residence in Ashantee*, Londres, 1824 (rééd. en fac simile, Londres, F. Cass, 1966).
 Richard A. FREEMAN, *Travels and Life in Ashanti and Jaman*, Londres, 1898 (rééd. en fac simile, Londres, F. Cass, 1967, 559 p.).
 Rev. Thomas B. FREEMAN, *Journal of Various Visits of the Kingdoms of Ashanti, Aku and Dahomi*, Londres, 1844 (rééd. en fac simile, Londres, F. Cass, 1968, 298 p.).

31. 168 000 t en 1984, 180 000 (estimées) en 1985.

32. La situation est pire dans les autres villes (hormis Accra : 3,5 %, et Tamalé : 3,6 %) : Sekondi-Takoradi : 0,4 %, Cape Coast : 0,8 %, Koforidua : 1,2 %. Par contre — facteur réconfortant —, les campagnes ont connu, ces dernières années, un vif essor : ce reflux vers les campagnes est signe d'un redémarrage de l'agriculture ghanéenne.

- John Kofi FYNN, *Asante and its Neighbours (1700-1807)*, Evanston (Illinois), Longman et N.W. Univ. Press, 1971, 175 p.
 Jean-Marc GASTELLU, « Les plantations de cacao au Ghana », *Cahiers Orstom*, série Sc. Hum., vol. XVIII, 2, 1981-1982, p. 225-254.
 David GROVE and Laszlo HUSZAR, *The Towns of Ghana*, Accra, Ghana Univ. Press, 1964, 98 p.
 G.B. KAY et al., *The Political Economy of Colonialism in Ghana*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1972, 431 p.
 R.A. KOTÉY et al., *Economics of Cocoa Production and Marketing*, Accra-Legon, 1973, 547 p. multig.
 A.A.Y. KYEREMATEN, *Kingship and Ceremony in Ashanti*, Kumasi, U.S.T.K. Press, 1970, 54 p.
 Capt. R.S. RATTRAY, *Ashanti* (1923), Oxford, Clarendon Press, 1969, 348 p.
 Capt. R.S. RATTRAY, *Religion and Art in Ashanti* (1927), Oxford, Oxford Univ. Press, 1969, 414 p.
 Capt. R.S. RATTRAY, *Ashanti Law and Constitution* (1929), Oxford, Oxford Univ. Press, 1969, 420 p.
 A.F. ROBERTSON, « Histories and Political Opposition in Ahafo », *Africa*, 1973, 1, p. 41-58.
 Michael SWITHENBANK, *Ashanti Fetish Houses*, Accra, Ghana Univ. Press, 1971, 68 p.
 Emmanuel TERRAY, « Long Distance Exchange and the Formation of the State », *Economy and Society*, 1974, 3, p. 315-345.
 William TORDOFF, *Ashanti under the Prempehs (1888-1935)*, Oxford, Oxford Univ. Press, 1965, 443 p.
 Alexandro TRIULZI, « The Asantehene-in-Council », *Africa*, 1972, 2, p. 38-111.
 Ivor WILKS, *Asante in the Nineteenth Century, the Structure and Evolution of a Political Order*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1975, 800 p.
 Freda WOLFSON, *Pageant of Ghana*, Londres, Oxford Univ. Press, 1958, 266 p.

4. URBANISME ET COLONIALISME

LA PRODUCTION DE LA VILLE INDIGÈNE AU SÉNÉGAL AU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE

Alain SINOU*

La question de la cohabitation dans la ville de groupes sociaux différents devient à partir de la fin du XIX^e siècle une question primordiale pour les aménageurs coloniaux. Ce débat se développe quel que soit le continent et aussi bien dans les colonies anglaises que françaises. Dans le monde colonial français, il apparaît d'abord au Maroc, où sont créés les premiers quartiers « indigènes » urbains. Cette politique, rapidement étendue à l'ensemble des territoires occupés, permet d'analyser quels furent le statut et la fonction des Africains dans la ville coloniale.

* *

Pendant longtemps, les Africains qui ne peuvent se fixer dans les quartiers habités par les Européens s'établissent à leurs pourtours. Cette pratique est déjà

* ORSTOM.

À partir de quand peut-on parler d'urbanisation en Afrique ? Quelles en sont les principales formes ? Il est le premier thème considéré. Cependant, de l'importance de la réflexion à porter sur l'accélération du processus d'urbanisation provient un épisode colonial, à savoir le plus nouveau de l'histoire, consistant en l'analyse de pratiques, pour la période coloniale, de la planification de l'urbanisation des pôles de centralité de l'appropriation territoriale. Cette analyse est particulièrement intéressante, car elle permet d'observer comment les politiques d'urbanisation ont été mises en œuvre, et comment elles ont été adaptées à la situation locale. Elle permet également de constater que les politiques d'urbanisation ont été mises en œuvre, et comment elles ont été adaptées à la situation locale. Elle permet également de constater que les politiques d'urbanisation ont été mises en œuvre, et comment elles ont été adaptées à la situation locale.



18/11/2014 14:05:15

SECRET

PROCESSUS D'ADMINISTRATION D'ENTREPRISE



Information Villes & Entreprises